

Kathleen Gyssels *Hommage à Lilyan Kesteloot.* *Bruxelles, 25 juin 2021*

Silvia Boraso

Università Ca' Foscari Venezia, Italia ; Université Paris-Est Créteil, France

Compte rendu de Gyssels, K. (2023). *Hommage à Lilyan Kesteloot. Bruxelles, 25 juin 2021*. Bruxelles : Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer, 122 pp.

Lilyan Kesteloot, chercheuse belge native du Congo, demeure une figure essentielle dans le champ des études africaines et postcoloniales. Formée à la philologie romane, elle consacre sa thèse – publiée en 1963 sous le titre *Les écrivains noirs de langue française : naissance d'une littérature* – à l'émergence des voix littéraires noires dans l'espace francophone. Femme blanche œuvrant, dès les années 1960, pour l'institutionnalisation de la littérature africaine d'expression française, notamment aux côtés de Léopold Sédar Senghor, Kesteloot s'impose comme une médiatrice entre les continents, une « passeuse infatigable » (8) des cultures et des savoirs. Enseignant au Sénégal, elle conjugue la rigueur philologique à une ouverture culturelle exemplaire, incarnant, selon Kathleen Gyssels, « l'interdisciplinarité et le multiculturalisme » (5). Son parcours n'échappe toutefois pas aux limites d'une réception marquée par une certaine misogynie (7), qui contribua à marginaliser sa voix dans un champ longtemps dominé par des figures masculines.

L'ouvrage *Hommage à Lilyan Kesteloot* entreprend de restituer toute la portée de cette œuvre pionnière et d'en renouveler la lecture. Les contributions rassemblées y interrogent la fécondité de son approche critique, la pertinence de sa méthode comparatiste ainsi que la dimension éthique de son engagement intellectuel. En



Submitted 2025-07-23
Published 2025-12-17



Open access

© 2025 Tosi | CC BY 4.0



Citation Boraso, S. (2025). Review of *Hommage à Lilyan Kesteloot. Bruxelles, 25 juin 2021*, by Gyssels, K. *Il Tolomeo*, 27, 211-216.

revisitant ses travaux sous l'angle de la transmission, du dialogue interculturel et de la reconnaissance des voix féminines, ces études contribuent à réaffirmer la place centrale de Kesteloot dans l'histoire des littératures africaines francophones et dans la constitution même de leur légitimité académique.

Le volume s'ouvre sur la contribution d'Ari Gounongbé, « *La Négritude et ses "tralalas" chez Lilyan Kesteloot* » (13-20), qui propose un regard à la fois biographique et critique sur la trajectoire de la chercheuse. Biographe de Kesteloot, Gounongbé s'attache à éclairer certains aspects demeurés discrets de sa vie, interrogeant notamment les silences qui entourent l'absence de Léon-Gontran Damas dans *Les grandes figures de la Négritude – Paroles privées*, ouvrage qu'il avait co-édité avec elle. En restituant ces zones d'ombre, il esquisse le portrait d'une intellectuelle à la fois exigeante et profondément humaine, marquée par une expérience intime de la complexité coloniale. Gounongbé souligne que chez Kesteloot, le lien à l'Afrique ne relève pas d'un « sentiment de culpabilité », mais bien d'un sentiment de « responsabilité », sentiment qu'« elle partageait avec la jeunesse des années cinquante qui militait pour la décolonisation » (18). Cette responsabilité, à la fois morale et scientifique, traverse son œuvre entière, conférant à son engagement critique une dimension éthique et politique singulière.

Le texte suivant, signé Hans-Jürgen Lüsebrink, « *Croisements et échanges : un hommage à Lilyan Kesteloot* » (21-3), élargit la perspective en mettant en lumière l'apport considérable de la chercheuse à la reconnaissance du patrimoine oral africain. Lüsebrink rappelle l'« intérêt infatigable, jamais démenti, de Lilyan Kesteloot pour l'épopée traditionnelle et ses éditions érudites, menées en coopération avec des collègues africains, de l'épopée bambara de Ségou, de celle de Soundjata, et des contes et mythes wolofs » (22). Par cette exploration savante de la tradition orale, Kesteloot a su établir un pont entre la recherche philologique et l'anthropologie culturelle, inscrivant les récits oraux dans l'histoire littéraire africaine à part entière.

La contribution de Ken Bugul, « *Prise de parole chez les femmes* » (25-6), s'inscrit dans la filiation directe de l'engagement de Lilyan Kesteloot pour la reconnaissance de la parole orale africaine et de ses vecteurs féminins. Dans ce texte bref mais dense, l'écrivaine sénégalaise, autrice du *Baobab fou* (1982), retrace l'histoire des mouvements de libération et de prise de parole des femmes en Afrique subsaharienne, depuis les voix issues des « castées » traditionnellement assignées aux prises de parole publiques jusqu'aux mobilisations contemporaines, telles que le mouvement #MeToo. Bugul souligne la persistance d'un combat multiforme pour la visibilité et la légitimité de la parole féminine, inscrivant son propos dans la continuité du travail de Kesteloot, qui avait ouvert

la voie à une réflexion sur la place des femmes dans la production et la transmission littéraires africaines. Ce dialogue implicite entre critique et création témoigne de la vitalité d'un héritage intellectuel que Kesteloot a contribué à rendre possible.

Dans l'article suivant, « *Kesteloot et Bugul, deux championnes des littératures africaines* » (27-43), Morgan Faulkner met en parallèle les trajectoires de la chercheuse belge et de l'écrivaine sénégalaise afin de souligner leur rôle commun dans la promotion des littératures africaines, qu'elles soient orales ou écrites, précoloniales, coloniales ou postcoloniales. Faulkner rappelle que, pour Kesteloot, « la vitalité d'une tradition littéraire dépend nécessairement de l'accessibilité de son corpus auprès du public, la littérature orale ayant précisément l'avantage d'être accessible. Il est donc intéressant de constater que ce même corpus oral est difficile d'accès pour le public francophone international » (28). Faulkner analyse cette tension entre l'ouverture et la marginalisation, observant que « la diffusion des œuvres littéraires en Afrique se voit complexifiée par les conditions de vie et les dynamiques de privilège » et qu'elle « rencontre encore d'autres défis dans les pays dits "du Nord", où les œuvres africaines occupent souvent, selon Bugul, une place marginale » (34). Dans cette perspective, le spécialiste met en valeur la démarche de Bugul, qui « crée des liens entre auteurs "du Sud" et d'autres auteurs du monde dans une tentative d'ouverture du champ littéraire africain », contribuant ainsi à un humanisme renouvelé où la littérature devient un espace de réciprocité et de reconnaissance (35).

La réflexion se poursuit avec l'étude de Kathleen Gyssels, « *Kesteloot et Zobel, du terrain aux tissures afro-caribéennes* » (45-61), qui inscrit la chercheuse dans un réseau plus large de relations et d'affinités intellectuelles transatlantiques. Dans une première partie d'inspiration biographique, Gyssels revient sur les liens familiaux de Kesteloot avec l'ancien Congo belge, éclairant les fondements d'une sensibilité à la complexité des identités coloniales. Elle insiste sur l'importance des anthologies dans l'œuvre de Kesteloot, qu'elle considère comme un « genre fondamental pour qu'une littérature émergente se consolide et devienne un repère » (49), capable de rassembler des auteurs et des genres différents en un espace commun de reconnaissance. En rapprochant Kesteloot de Joseph Zobel, Gyssels adopte une approche intersectionnelle, attentive aux croisements de voix, de langues et de territoires. Ce dialogue entre l'Afrique et les Caraïbes révèle la profondeur d'un projet intellectuel qui visait, chez Kesteloot, à faire de la littérature un terrain de rencontres, un espace d'écoute et de résonance entre les mondes.

Dans son étude intitulée « *Lilyan Kesteloot et la parole libérée dans un triangle du savoir : la problématique du voyage intérieur et extérieur* » (63-81), Claude Giscard Makosso propose une lecture

originale des entretiens télévisés accordés par Kesteloot, qu'il érige en espace d'exploration de soi et de médiation intellectuelle. À travers ces archives audiovisuelles, il s'attache à retracer les voyages, à la fois géographiques et spirituels, qui ont façonné la pensée de la chercheuse. Makosso montre comment cette parole publique, d'une grande clarté réflexive, permet non seulement de comprendre le parcours de Kesteloot, mais aussi « d'éclairer les œuvres d'écrivains africains comme Cheikh Anta Diop, Aimé Césaire [sic] et Senghor » (75). En ce sens, l'article met en évidence un « triangle du savoir » où se croisent l'expérience biographique, la critique littéraire et la pensée politique.

L'article de Serigne Seye, « *Lilyan Kesteloot et les écrivains sénégalais : de Léopold Sédar Senghor à Pape Samba Kane* » (83-94), examine quant à lui la relation privilégiée que la chercheuse entretient avec le Sénégal, à la fois terre d'adoption et espace de recherche. Si cette approche peut sembler paradoxale pour une intellectuelle qui a œuvré toute sa vie en faveur d'un panafricanisme politique et littéraire, la catégorie nationale devient ici un instrument d'analyse permettant de saisir la dimension intime de son enracinement. Seye met en lumière les « relations très familières » que Kesteloot entretenait avec les poètes et intellectuels sénégalais (85), rappelant que « Senghor a été sa porte d'entrée symbolique et intellectuelle au Sénégal » (87). Ce lien personnel et intellectuel confère à sa démarche une densité affective rare, révélant une chercheuse qui n'a jamais séparé l'étude des textes de la rencontre avec les hommes et les cultures qui les portent.

L'avant-dernière contribution du volume, intitulée « *Chantiers interrompus : inédits, archives (in)explorés* » (95-103), réunit un texte de Mamadou Ba consacré à la dimension archivistique de l'héritage kestelootien. À partir de l'analyse d'un tapuscrit inédit – celui qui ne fut pas intégré comme sixième chapitre à *Les grandes figures de la Négritude* (2007) – Ba met en lumière la richesse et la complexité du legs laissé par la chercheuse. Les annotations manuscrites au stylo-bille, présentes sur ce document, témoignent du lien intime et durable qu'elle entretenait avec l'Afrique, « son continent de cœur » (101), mais aussi d'une attitude intellectuelle marquée par la retenue, la rigueur et une certaine humilité, « motivés par un souci de réserve, de discrétion et de pudeur » (101). En rendant accessibles ces fragments et ces traces, l'article souligne la nécessité d'une relecture des archives de Kesteloot comme lieu vivant de transmission et de réflexion sur la mémoire des études africaines.

Le texte suivant, signé Fantah Touré et intitulé « *Si chère Lilyan* » (105-12), prend la forme d'un hommage personnel et émouvant. Dans cette reconnaissance écrite, Touré exprime « un lien affectif fort et peut-être une filiation » avec celle qu'elle considère comme une guide intellectuelle et spirituelle (110). À la dimension critique du

volume s'ajoute ici une tonalité mémorielle et affective : Kesteloot n'y apparaît plus seulement comme chercheuse ou médiatrice, mais comme figure inspiratrice, dont la générosité et la disponibilité ont marqué plusieurs générations de chercheurs et d'écrivains africains, illustrant combien l'héritage de Kesteloot dépasse le cadre strict de la recherche pour s'inscrire dans une véritable communauté intellectuelle animée par une profonde affinité humaine.

Le volume se clôt sur un entretien historique avec Léopold Sédar Senghor, réalisé en 1974 à Amsterdam (115-22), qui vient sceller l'hommage par un retour aux sources mêmes de la Négritude. Ce dialogue entre le poète-président et la critique rappelle la profondeur intellectuelle et la réciprocité du lien qui unissait Kesteloot à Senghor, ainsi qu'à toute une génération d'écrivains engagés dans la construction d'une pensée africaine moderne. En refermant le recueil sur cette conversation, les éditeurs affirment la continuité d'un échange entre l'Afrique et l'Europe, entre mémoire et critique, entre parole poétique et analyse savante, qui fait de cet *Hommage à Lilyan Kesteloot* non seulement une célébration, mais aussi une réactivation vivante de son œuvre et de son esprit.

